

Revue française de Psychanalyse
Arguments des thèmes des numéros à venir
Programmation

2027

numéro 1/2027 : De « L'avenir d'une illusion »

argument ci-dessous, publié en février 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2026

numéro 2/2027 : Transferts

argument ci-dessous, publié en août 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2026

numéro 3/2027 : Temps mêlés, temps démêlés

argument ci-dessous, publié en octobre 2025, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2026

2028

numéro 1/2028 : Mauvais parents

argument ci-dessous, publié en mars 2026, date limite d'envoi des manuscrits : 01/06/2027

Les arguments des thèmes programmés

RFP 1/2027

Argument du thème : De « L'Avenir d'une Illusion »

date limite des manuscrits : 01/07/2026

Rédacteurs

Dinah ROSENBERG

Monique SELZ

Benoît SERVANT

Coordination

Aline COHEN DE LARA

Peut-on guérir de croire ? Et faut-il en guérir si croire c'est aussi comme le délire une tentative de guérison ?

(Pontalis, 1988)

Non, notre science n'est pas une illusion. (Freud 1927c/1994)

Un siècle après la parution de *L'avenir d'une illusion* (Freud, 1927c/1994), ce numéro de la revue propose d'en explorer l'actualité. Aujourd'hui le retour du religieux, des nationalismes, et des populismes signe-t-il le réveil des illusions ? La mise en question radicale de conceptions passées du genre ou de l'histoire exacerbent-elles un sentiment de culpabilité dans la civilisation occidentale qui pourrait attester d'une désillusion ou devenir une nouvelle illusion ? Il semble urgent que la psychanalyse reprenne l'interrogation sur les illusions. Si le texte de Freud traite principalement de l'illusion religieuse, il questionne, bien au-delà, la place de l'illusion entre réalité, fantasme et délire, la théorie du surmoi et de l'idéal du moi.

Névrose collective et illusion

Freud s'interroge sur l'avenir de la civilisation devant l'hostilité suscitée par les renoncements pulsionnels qu'elle impose. Sa cohésion est assurée par des idéaux partagés, en particulier ceux de la religion. Devant l'ignorance et les menaces de la nature et d'autrui, la religion procure une présence protectrice qui explique l'inconnu et édicte des lois morales comme le ferait un père. Freud (1927c/1994 p.172) écrit « nous appelons donc une croyance illusion lorsque, dans sa motivation l'accomplissement de souhait vient au premier plan », la croyance apparaissant comme le contenu manifeste de l'illusion dont le contenu latent est la réalisation de désir. Des doctrines politiques aux relations entre les sexes, les illusions peuvent concerner tous les champs (Freud, 1927c/1994, p. 171-175). La religion est alors qualifiée « d'illusion », de « névrose universelle » voire « d'idée délirante » (Freud, 1927c/1994, p. 172 et 185). Elle contient, comme le délire un noyau de « vérité historique » et peut condenser comme un symptôme, désirs, interdits et répétition traumatique, ce que Freud déploie dans

L'homme Moïse et la religion monothéiste (Freud 1927c/1994, p. 183-186 et 1939a [1934-1938]/2010).

La notion de névrose universelle propose une analogie éclairant un phénomène social par un phénomène individuel. Entre l'idée d'une névrose du groupe comme entité et le symptôme individuel, la névrose collective, selon Freud « dispense de la tâche de former une névrose personnelle » (1927c/1994, p. 185). Cette affirmation se traduit-elle dans le travail groupal ? Comme pour le recours aux rêves « typiques » (Freud, 1900a [1899]/2003), on peut s'interroger sur les configurations cliniques qui privilégient l'adhésion à une croyance « présentée toute faite » (Freud, 1927c/1994, p. 161) et reçue avec soumission plutôt que la création d'une névrose et de rêves personnels. Comment articuler la réalisation de désir dans l'illusion, et la réalisation hallucinatoire dans le rêve et le symptôme ?

La désillusion suppose la constitution d'un surmoi impersonnel et interroge la transmission du surmoi parental (Freud, 1927c/1994, p. 157). L'attachement aux illusions signe-t-il la défaillance de ce surmoi impersonnel ou l'entrée en scène d'un surmoi protecteur ? Avec la parution concomitante de *L'humour* (Freud, 1927d/1994), Freud poursuit la réflexion sur différents aspects du surmoi – tels que les reprend Jean-Luc Donnet (2009) –, puis insiste dans *Malaise dans la culture* (Freud 1930a [1929]/1994) sur l'inéluctable sentiment de culpabilité lié au renoncement pulsionnel et pense l'origine du surmoi dans la pulsion de mort conservée au sein de l'appareil psychique.

L'analogie entre phénomènes social et individuel dont le statut est développé par Laurence Kahn (2024), a pu conduire certains auteurs à l'élaboration théorique d'un psychisme et d'un surmoi collectifs. Gilbert Diatkine (2023), s'interrogeant sur les « sources de la violence collective », déploie la notion de « surmoi culturel ».

Source du sentiment religieux

Dans sa correspondance avec Romain Rolland (H. et M. Vermorel, 1993) et dans *Malaise dans la culture* (1930a[1929]/1994), Freud récusé le sentiment océanique, comme source du sentiment religieux et manifeste son insensibilité à la mystique. Entre la fierté suscitée par les idéaux en particulier religieux et la relation directe avec le tout, comment penser le lien entre illusion et narcissisme ? Comment articuler idéalisation et illusion sur le plan métapsychologique ?

Dans *L'Avenir d'une illusion*, Freud met en débat deux interprétations de la religion, l'une fondée sur le complexe paternel, le meurtre, la nostalgie et la culpabilité, l'autre sur la réponse à la détresse du nourrisson apportée par les soins maternels (1927c/1994 p. 162-165). Quelle différence peut-on faire dans la clinique ou dans la technique entre protections paternelles et maternelles ? Freud insiste sur le complexe paternel associé à l'ambivalence. La psychanalyse post-freudienne infléchirait-elle ce débat plutôt en faveur du maternel ?

Selon William James (1902 et 1909), la force des religions serait liée à leur capacité à répondre à la souffrance, ainsi qu'au sentiment de la présence en nous de ce qui nous échappe. Avec le concept d'inconscient, la psychanalyse, propose-t-elle une pensée laïque de cette dimension de l'altérité interne ? Paul Ricoeur (2021, p. 146) invite à penser les limites et la valeur d'une psychanalyse de la religion dans une lecture qui prend le contrepied du propos polémique de Freud dans *L'Avenir d'une illusion*.

Si la religion devient un choix personnel comment en penser la fonction ? En quoi la question de son interprétation (ou pas) dans la cure diffère-t-elle de celle de toute sublimation ou de toute idéalisation ? Quel est le lien entre illusion et sublimation ? Comment comprendre les certitudes des patients et leur affirmation répétée en séance ? Que dit la mise en concurrence de l'analyse avec différentes pratiques de développement personnel d'un éventuel besoin de croyances et de pratiques ? Du côté de l'analyste, comment maintenir la neutralité de l'écoute à côté de ses

croyances personnelles ? La neutralité est-elle une expression clinique de la laïcité de la psychanalyse ?

Doute et illusion

La prise de position de Freud sur la religion qui s'oppose à la vision scientifique du monde fait suite à ses échanges avec Jung, Binswanger et Pfister (Pfister, 1928/2014). Elle peut être aussi située dans une filiation avec Feuerbach, Marx ou Nietzsche.

Interpréter une croyance comme une illusion n'est pas se prononcer sur l'erreur ou l'exactitude de son contenu, mais insiste sur son lien au désir et sur son caractère indiscutable et indémontrable. Au contraire, la science cherche la vérité, promeut le doute qui s'oppose à l'illusion, prouve ses assertions et reconnaît les limites de son savoir. L'art, qui assume sa dimension d'illusion, reste sur ce plan « presque toujours inoffensif » dit Freud (1933a [1932]/1995, p. 244), le « presque » laissant la porte ouverte à l'examen de sa possible nocivité.

Cependant, les théories scientifiques elles-mêmes peuvent, comme les théories sexuelles infantiles, émaner du désir et ainsi relever de l'illusion. Ainsi, la science prépsychanalytique tenait l'enfant pour un être sans sexualité, ce que Freud fait apparaître comme un refoulement (1927c/1994, p. 171) et grâce à son autoanalyse il en vient à « ne plus croire » à sa première théorie, sa « neurotica ».

La psychanalyse court-elle le risque de devenir, elle aussi, une illusion ? Les théories risqueraient alors de se transformer en dogmes avec des interprétations toutes faites ou un discours hermétique et les institutions en églises avec leur orthodoxie et leurs hérésies. Cela ouvre à la question du rapport de l'analyste avec sa théorie. Freud s'interroge dans *L'avenir d'une illusion* (1927c/1994, pp. 192- 197) : « Peut-être que les espoirs que j'ai avoué nourrir sont de nature illusoire », illusion d'une humanité surmontant sa « névrose d'enfance » et vivant sous le « primat de l'intellect ». Cette confiance dans la science s'impose car « ce serait une illusion de croire que nous pourrions recevoir d'ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner ». Pour mettre en scène son débat intérieur et ses doutes et montrer la controverse scientifique en marche, Freud introduit dans *L'avenir d'une illusion* un contradicteur imaginaire. Il souligne ainsi la nécessité de l'adresse car « c'est pure illusion que d'attendre quoi que ce soit (...) de la plongée en soi-même » (ibid. p. 172 et p. 161). Il met aussi en garde contre l'ivresse narcissique des explications totalisantes, ce qu'il reprend en 1933 alors que s'affrontent la vision du monde communiste et la vision du monde nazie (Freud 1933a[1932]/1995). Le contradicteur imaginaire insiste sur le risque à priver les hommes de la religion pour « ergoter » et satisfaire l'orgueil intellectuel de l'analyste (Freud, 1927c/1994, p. 175), ce qui pourrait le mener dans la cure à de brillantes interventions visant surtout l'auto-séduction et risquant de nourrir l'illusion idéalisante du patient.

Le doute peut aussi devenir un symptôme et/ou manifester le refus du « devoir de croire », pris dans la révolte ou la défiance de l'enfant face aux mensonges des adultes ; ainsi, la légende de la cigogne amenant les bébés, expression symbolique d'une vérité cachée, peut être interprétée par l'enfant comme un mensonge. La surprise de Freud devant l'existence de l'Acropole révèle un tel doute à l'égard de vérités apprises et ne prend sens que par une interprétation « totalement subjective » (Freud, 1927c/1994, p. 165-169). De même, seule l'analyse de l'analyste permet, *in fine* et faute de preuves, de se convaincre. La conviction liée à l'expérience du transfert remplace-t-elle la croyance en analyse (nous renvoyons au n°2024/2 de la *RfP*, « Incertitude et conviction ») ? Jean-Luc Donnet distingue plusieurs aspects de la croyance en psychanalyse : celle fondée sur « la cohérence de la démonstration, la logique de

la preuve ; la deuxième sur l'expérience vécue, la réalité "perceptive" ; la dernière enfin, à prendre Freud à la lettre, pourrait bien évoquer la soumission à l'autorité du maître » (1978, p. 228).

Ne pas se prononcer sur l'erreur ou l'exactitude fait écho à la retenue de l'analyste qui maintient, jusqu'à un certain point, le *quiproquo* transférentiel. Le transfert est-il une illusion ? Son interprétation et le maintien de l'écart sujet-fonction (Donnet, 2007) sont-ils des désillusions ? Qu'en est-il quand le transfert se fait idéalisation plutôt qu'illusion, quand le jeu et le déplacement sont impossibles, au risque que la désillusion ne devienne une amère déception ? Un transfert idéalisant peut-il amener un équivalent de « conversion » dans la vie des patients, l'analyse devenant alors une réponse de type religieux à la souffrance ? La fin des cures est-elle une désillusion du transfert comme le pense Paul Denis (2010) ? L'homme à qui on ôte la religion « devra s'avouer tout son désaide », « c'est déjà quelque chose de savoir qu'on en est réduit à sa propre force » (Freud, 1927c/1994 p.190). Ce renoncement à la toute-puissance et à la dépendance peut-il s'entendre comme une représentation-but de l'analyse ? Comment la désillusion du transfert et l'illusion du contre-transfert se conjuguent-elles chez l'analyste ?

L'avenir d'une illusion ouvre ainsi de très nombreux questionnements toujours actuels tant sur le plan sociétal collectif et individuel que sur le plan clinique et métapsychologique.

Références bibliographiques

- Denis P. (2010) L'avenir d'une désillusion, le contre-transfert comme destin du transfert. Dans *Rives et dérives du contre-transfert* : pp. 35-54. Paris, Puf.
- Diatkine G. (2023) *Le surmoi culturel, aux sources de la violence collective*. Paris, Fario.
- Donnet J.L. (1978). Une croyance à l'œuvre. *Nouv Rev Psychanal* 18 : 227-242.
- Donnet J.L. (2007). La neutralité et l'écart sujet fonction. *Rev Fr Psychanal* 71 (3) : 747-762.
- Donnet J.L. (2009). *L'humour et la honte*. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1927c/1994). L'avenir d'une illusion. *OCF.P*, XVIII : 141-197. Paris, Puf.
- Freud S. (1927d/1994). L'humour. *OCF.P*, XVIII : 133-140. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). 35e leçon : d'une vision du monde. *OCF.P*, XIX : 242-268. Paris, Puf.
- Freud S. (1939a [1934-1938]/2010). L'Homme Moïse et la religion monothéiste. *OCF.P*, XX : 75-218. Paris, Puf.
- James. W. (1902/2001). *Les formes multiples de l'expérience religieuse*. Chaméby, Éditions Exergue
- James W. (1909/2007). *La philosophie de l'expérience. Un univers pluraliste*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond.
- Kahn L. (2024). *L'avenir d'un silence*. Paris, Puf.
- Pfister O. (1928/2014). *L'illusion d'un avenir*. Paris, Éditions du Cerf.
- Pontalis J.B. (1988) Se fier à... sans croire en... dans *Perdre de vue* : pp. 109-121. Paris, Gallimard.
- Ricoeur P. (2021) Psychanalyse freudienne et foi chrétienne. Dans *La religion pour penser. Écrits et conférences* 5 : 121-153. Paris, Seuil.
- Vermorel H. et Vermorel M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936 ; de la sensation océanique au trouble du souvenir sur l'Acropole*. Paris, Puf

RFP 2/2027

Argument du thème : Transferts

Date limite des manuscrits : 01/09/2026

Rédacteurs : Thierry SCHMELTZ, Matthieu GAROT

Coordination : Sabina LAMBERTUCCI-MANN

La capacité à diriger des investissements d'objet libidinaux [...] doit bel et bien être attribuée à tous les êtres humains normaux. Le penchant au transfert de ceux qu'on appelle névrosés n'est qu'un accroissement extraordinaire de cette propriété générale.
Sigmund Freud, 27^e leçon : le transfert.

Phénomène intemporel d'un passé qui s'obstine à se conjuguer obscurément au présent, le transfert représente dans le champ psychanalytique une sorte d'actuel impérissable. Aussi exige-t-il du travail de la cure, en particulier des organisations névrotiques, son lent dépliement et sa mise en perspective. Car il s'agit de débusquer, en deçà des multiples remaniements et résistances, les éléments refoulés et enfouis au sein de la subjectivité du patient et de leur restituer leur qualité psychique, leur valeur d'affect et leur historicité premières. L'engagement du processus analytique doit ainsi permettre à ce mouvement *dynamique* de condensation du temps, de l'espace, mais aussi des objets et des relations vécues ou fantasmées, d'échapper par son jeu de déplacement à l'enkystement *statique* d'une concrétion psychique indifférenciée.

Le travail d'écoute et de « construction/interprétation » de l'analyste, en appui constant sur ses propres résonances somato-psychiques, pousse à transformer la *reviviscence* (de ce qui se répète inconsciemment et se régénère en séance) en valeur affectée de *réminiscence*. Saisi dans la trame du transfert, le vécu du patient peut dès lors trouver à s'intégrer dans l'épaisseur psychique d'une mémoire consciente, susceptible de se parer d'une nouvelle signification. Il importe non seulement de dégager le refoulé, voire l'enfoui (non symbolisé), mais aussi et surtout de retrouver les fantasmes qui y sont attachés. C'est dire l'importance du repérage du transfert et de son maniement dans l'encours processuel à visée mutative du travail analytique. Toutefois, tant sa définition métapsychologique que sa fonction clinique et son usage dans la pratique restent une source d'ambiguïté et de débats dans certains courants psychanalytiques. Ne serait-ce qu'à cause de l'élargissement conceptuel de la notion depuis Freud et des divers aménagements de dispositifs dans les traitements contemporains, lesquels réinterrogent pour chaque analyste les représentations de la cure et de ses déterminants.

Dès les *Études sur l'hystérie* (1895d), Freud envisage le transfert (*Übertragung*) comme le simple *déplacement* de l'affect d'une représentation pathogène à une autre représentation plus anodine et moins menaçante pour l'homéostasie de la psyché. À propos du rêve, il évoque des « pensées de transfert » pour désigner un mode de transposition des pensées latentes du désir inconscient sur un contenu préconscient (restes diurnes) qui lui fournit alors l'énergie nécessaire à la production onirique et son matériel de déguisement (Freud, 1900a). Dès lors sera entendu le rapport analogique du processus primaire de transfert dans le rêve et dans la cure. Rêve et transfert partagent encore cette qualité hallucinatoire qui fait droit au désir inconscient en déniaient la réalité du manque, de l'absence ou de la perte. « Que sont les transferts ? », interroge-t-il cependant dans l'après-coup de la rupture de la cure de Dora (1905e [1901]). Dans la pensée freudienne de l'époque, *les transferts* (au pluriel) se conçoivent en leur expression de résistances comme des épiphénomènes localisés, relativement autonomes, qui ne concernent

qu'un aspect de la vie psychique du patient et qui doivent être « expliqués » et « détruits » un par un à mesure des progrès de l'analyse. L'intégration progressive du complexe d'Œdipe amène Freud à affiner sa conception du transfert en tant que manifestation singulière, composite et multiforme dont les particularités sont imputées à la nature de la névrose. Dans l'article synthétique qu'il lui consacre (1912b), Freud pointe ainsi que toute une série de prototypes imagoïques, notamment parentaux, et de modalités relationnelles particulières, tant dans leur composante libidinale tendre qu'hostile, reviennent *via* le transfert dans l'actualité de la cure. Aussi n'est-ce plus l'influence « première » du médecin comme force de suggestion – telle que Freud l'avait initialement postulée, suivant en cela les travaux de Bernheim sur la suggestibilité dans les phénomènes hypnotiques – qui joue préférentiellement sur la scène analytique. Mais c'est la qualité des imagos infantiles du patient et de leur valeur d'investissement, transposées inconsciemment sur la personne de l'analyste, qui confèrent à celui-ci l'influence « seconde » du personnage aimé, haï ou redouté d'autrefois que le patient lui fait projectivement endosser. En ce sens, le transfert est déjà un véritable marqueur de l'après-coup.

Toutefois, s'il exprime cette propension à la répétition du passé infantile au service d'une re-présentation dans l'actuel, comment comprendre la genèse et le mode de production du phénomène transférentiel ? Ne pourrait-il pas d'abord s'envisager, en deçà de toute identification primaire, dans un rapport à l'inconnu en un temps prépsychique et sous la contrainte d'une tension d'excitation, comme polarisation spontanée relevant d'une nécessité vitale ? C'est-à-dire comme porteur chez tout être humain d'une *requête* qui s'adresse très tôt au monde, à l'objet, à un *autre*, tout d'abord partiel et indistinct, susceptible de lui répondre ? L'action en retour, lorsqu'elle accuse réception de cette quête d'investissement de façon appropriée, n'aurait-elle pas ainsi vocation à initier peu à peu ce double mouvement fondateur et de reconnaissance, d'abord de l'intériorité psychique puis de l'altérité ? La fonction alpha, développée par Bion, ne témoigne-t-elle pas de l'inclination précoce au déplacement, caractéristique du transfert, par le jeu de transformation des états bruts primitifs projetés dans la rencontre avec l'objet ? Si, pour Melanie Klein, le transfert s'enracine dans les relations d'objet les plus précoces, quelle est alors la nature, narcissique ou objectale, de ce qui est ultérieurement transféré : résidu primitif, trace sensorielle, impression traumatique par excès ou par manque ?

À partir de l'énoncé de la règle fondamentale qui vectorise et potentialise le transfert, la situation analytique induit de substantielles modifications du fonctionnement psychique. Elle prépare en effet les conditions d'installation d'une « névrose de transfert », véritable néo-création qui vient se substituer à toute l'organisation psychique antérieure du patient – d'où le sens originel des symptômes est suspendu – pour devenir l'artifice transférentiel central. L'article de Freud, « Sur l'engagement du traitement » (1913c), souligne que le dispositif analysant est ce qui instaure les conditions d'analysabilité du transfert. L'ambivalence des sentiments ainsi que l'effet des résistances qui se font régulièrement jour durant la cure mettent notamment en lumière les qualités contrastées, positive et négative, de l'investissement du patient sur le processus analytique et des contenus affectifs transférés sur l'analyste. En écho à son article sur le narcissisme (1914c), Freud considère que la capacité à développer un transfert, pour accéder au conflit pathogène inconscient, est un gage de succès potentiel du traitement psychanalytique. Pour lui, les « névroses narcissiques » semblent exclues de cette possibilité. Cette position peut-elle être encore soutenue de nos jours, considérant notamment la découverte des mécanismes de clivage et les travaux d'Abraham, l'un des premiers analystes à s'intéresser au transfert dans le domaine de la psychose, de Ferenczi avec l'introduction de la notion de « transfert narcissique », et ceux de Winnicott pour qui il importe de rejouer pour les « réparer » les interactions traumatiques précoces dans le transfert ? Ces travaux pionniers se sont par ailleurs enrichis de nombreux développements dans le champ tant épistémologique et conceptuel que clinique. L'*Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920g) marque un

changement important dans la dynamique du transfert qui est désormais lié à la compulsion de répétition et à sa tendance à la décharge par l'agir ou à toutes ces désorganisations psychiques qui dévoilent une dimension du traumatique. Plus tôt, Freud avait souligné que répéter au lieu de se souvenir constituait une ressource potentielle d'accès à l'histoire infantile (1914g). Les mouvements transférentiels qui sollicitent divers modes de régression ne font alors qu'exprimer à leur tour ces différentes modalités de fonctionnement psychique et les résistances afférentes.

Reconnu comme élément majeur du corpus analytique et consubstantiel au travail de construction et d'interprétation dans la cure (Freud, 1937d), force est de constater que le transfert n'est cependant pas un fait analytique, mais un état de fait humain, un phénomène général et universel. Tout investissement peut ainsi être considéré à l'aune du transfert. Suivant cette ligne, Freud souligne l'étroite parenté entre « l'amour de transfert » et « l'amour véritable » (1915a) en précisant toutefois que l'amour de transfert, indispensable à la conduite de la cure, est en même temps à l'origine de la forme de résistance la plus tenace. Alors, si le transfert est partout, en toutes circonstances, qu'est-ce qui vient le spécifier dans la situation analytique ? Selon quels indices l'analyste peut-il le « deviner » et en déceler la singularité dans la reconnaissance d'un prototype caractérisé historiquement et témoignant de la vérité subjective de son patient ? À quel moment de la cure peut-il en proposer une interprétation extemporanée à valence topique, dynamique et économique ? Ida Macalpine (1950) et Daniel Lagache (1952) ont particulièrement insisté sur l'importance du dispositif psychanalytique en tant que catalyseur transférentiel majeur, à la fois permissif, du fait de la liberté totale d'expression des intérêts pulsionnels, et frustrant du fait de l'absence absolue de satisfactions effectives et concrètes. L'exploitation du transfert nécessite par conséquent la puissance structurale d'un cadre interne chez l'analyste et la permanence du setting proposé. Cet ensemble doit non seulement faciliter et accueillir l'expression régressive du patient, mais aussi la contenir pour l'élaborer psychiquement et la retenir le temps nécessaire à la mise en évidence résolutive du conflit interne et à la symbolisation des éléments traumatiques. À l'instar du travail de rêve qui offre au désir inconscient une voie de satisfaction par l'hallucinoire, le *travail de transfert* ne cherche-t-il pas l'efficacité d'un après-coup susceptible d'ouvrir la voie à une inscription psychique de bon aloi ? Que se passe-t-il alors, si l'analyste ne peut pas résoudre au moment opportun les tensions issues des reviviscences transférentielles ?

Si la psychanalyse couvre un champ clinique et théorique issu de la pratique de la cure individuelle, comment et au prix de quelles transformations peut-elle être exportable en dehors du dispositif divan-fauteuil ? Un certain nombre de successeurs de Freud ont élaboré et déployé des aménagements originaux en transposant le corpus théorique et la méthode analytique sur de nouveaux objets et en prenant en compte des configurations psychiques non névrotiques. Que dire alors des effets induits par les adaptations techniques issues de ces transpositions de dispositifs analysants sur les processus d'écoute, de pensée et d'intervention de l'analyste, comme par exemple dans le psychodrame psychanalytique ? Quelles formes le transfert prend-il dans certaines dispositions médiatisées comme le dessin ou le jeu avec l'enfant, les situations familiales, groupales voire institutionnelles, le travail avec des patients sans langage ?

En fonction de la part de scientificité qui lui est reconnue, comment la psychanalyse peut-elle se prêter à la transmission des savoirs, par exemple dans le domaine de l'enseignement universitaire, et selon quelle épistémologie spécifique ? Une telle discipline peut-elle s'exonérer du risque de son assimilation à une psychanalyse appliquée menaçant souvent de réifier l'inconscient et la réalité psychique ? L'enjeu éthique primordial de la pratique psychanalytique n'est-il pas de toujours se laisser saisir par l'inattendu et la surprise du transfert en séance sans subordonner le vivant du désir et la complexité du fonctionnement psychique à un modèle conceptuel préformé et fétichisé qui serait alors assigné au rôle désobjectalisant et assurément persécuteur d'un « appareil à influencer » (Tausk, 1919) ?

La question du/des transfert(s) ouvre-t-elle aujourd'hui encore à de nouvelles considérations théoriques, cliniques et pratiques ? Dans des configurations psychopathologiques élargies ? Au sein de différents courants psychanalytiques actuels, français et étrangers ?

Références bibliographiques

- Abraham K. (1907-1925/1965). *Œuvres complètes I et II*. Traduites par I. Barande. Paris, Payot.
- Bion W.R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Bouvet M. (1968). Résistances-Transfert. Ecrits didactiques. *Œuvres psychanalytiques II*. Paris, Payot.
- Ferenczi S. (1909/2013). *Introjection et transfert*. Paris, Payot.
- Freud S. (1895d [1893-1895]/2009). Études sur l'hystérie. *OCF.P*, II : 9-332. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1905e [1901]/2006). Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora). *OCF.P*, VI : 183-301. Paris, Puf.
- Freud S. (1912b/1998). Sur la dynamique du transfert. *OCF.P*, XI : 107-116. Paris, Puf.
- Freud S. (1913c/2005). Sur l'engagement du traitement. *OCF.P*, XII 1 : 61-184. Paris, Puf.
- Freud S. (1914c/2005). Pour introduire le narcissisme. *OCF.P*, XII : 215-245. Paris, Puf.
- Freud S. (1914g/2005). Remémoration, répétition et perlaboration. *OCF.P*, XII : 185-196. Paris, Puf.
- Freud S. (1915a [1914]/2005). Remarques sur l'amour de transfert. *OCF.P*, XII : 197-211. Paris, Puf.
- Freud S. (1916-1917a [1915-1917]/2000). 27^e Leçon : Le transfert. *OCF.P*, XIV : 447-464. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF.P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
- Freud S. (1940a [1938]/2010). Abrégé de psychanalyse. *OCF.P*, XX : 225-305. Paris, Puf.
- Klein M. (1947/1968). *Essais de psychanalyse : 1921-1945*. Paris, Payot.
- Lagache D. (1952). Le problème du transfert. *Rev Fr Psychanal* 16(1-2) : 5-122.
- Macalpine I. (1950/1972). L'évolution du transfert. Traduit par M. Granon. *Rev Fr Psychanal* 37(3) : 445-474.
- Neyraut M. (1974/2006). *Le transfert*. Paris, Puf, « Le fil rouge ».
- Tausk V. (1919/2010). *L'appareil à influencer des schizophrènes*. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (1947/1969). La haine dans le contre-transfert. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Traduit par J. Kalmanovitch : 72-82. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (2000). *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Traduit par J. Kalmanovitch et M. Gribinski. Paris, Gallimard.

RFP 3/2027

Argument du thème : Temps mêlés, temps démêlés

date limite des manuscrits : 15/11/2026

Rédacteurs

Zoé ANDREYEV*,
3, rue de Valenciennes, 75010 Paris – zoe.andreyev@gmail.com

Jean-François GOUIN**,
80, Quai Jacques Bourgoïn 91100 Corbeil-Essonnes – jfgouin49@gmail.com

Coordination
Martine Pichon-Damesin

« Mon chéri, mon Roi. Il n'y a pas de passé, il n'y a pas de futur.
Dis-le-toi. Il y a un présent jusqu'au bout, tout est présent ; sois
présent. Sois présent. »

Ionesco. (*Le roi se meurt*)

« Le dur désir de durer »

Paul Eluard

« Le temps ne fait rien à l'affaire ? »

Georges Brassens (revisité)

Le temps : on en manque, on court après..., ou bien on en a trop, on voudrait qu'il passe plus vite. Soit il rétrécit comme une peau de chagrin, soit il s'étire, s'allonge à l'infini, torture d'une attente qui n'en finit pas. Il nous échappe, on le perd, on nous le prend, nous le comptons toujours. Nous voudrions le soumettre, mais il est indifférent et se fiche bien de savoir ce qu'on lui veut. On a beau l'orner d'or et d'argent, il n'a d'autre réponse que : tic-tac, tic-tac. « *Vulnerant omnes, ultima necat* »¹, comme il est écrit au fronton de certaines horloges anciennes : nous voudrions tuer le temps, c'est lui qui nous tue. Si l'inconscient l'ignore, ce dernier le lui rend bien.

Pour le petit enfant (comme pour les amoureux), il n'y a que le « maintenant » qui ait du sens, le « plus tard » est d'un difficile apprentissage. L'enfant à la bobine emploie le temps à faire revenir celle qui est partie. Ce modèle du « fort-da », évoqué dans *Au-delà du principe de plaisir* (Freud, 1920g) peut être compris comme le paradigme d'un temps rythmé par l'alternance entre disparition et retour, c'est-à-dire par l'investissement périodique qui caractérise le fonctionnement du système perception-conscience. Le temps trahit la continuité de Chronos, dès lors que le sommeil l'assujettit à une discontinuité.

Le temps, notion indissociable de celle du refoulement, de la mémoire, du souvenir, est omniprésent chez Freud depuis les débuts de ses théorisations, dès son premier modèle de la psyché – « Tu sais que je travaille avec l'hypothèse que notre mécanisme psychique est apparu par superposition de strates, le matériel présent sous forme de traces mnésiques connaissant de temps en temps un *réordonnement* selon de nouvelles relations, une

¹ « Toutes blessent, la dernière tue ».

*Psychanalyste membre formatrice SPRF.

** Psychanalyste SPP.

retranscription... », écrit-il à Fliess le 6 décembre 1896 (1985c/2006, p.264) – jusqu’à ses travaux tardifs qui portent encore la marque de ses premières découvertes, notamment à travers la métaphore archéologique (*Malaise dans la culture*, 1929, *Constructions dans l’analyse*, 1937).

En effet, la psychanalyse et sa pratique nous confrontent sans cesse à un paradoxe entre d’un côté, la permanence chaotique de l’inconscient qui ignore la chronologie, où les temporalités sont confondues et superposées, où il n’y aurait qu’un « maintenant », et de l’autre la temporalité de l’élaboration, du « travail » analytique, du « travail » de pensée, qui s’insère dans un mouvement progrédient, de séance en séance, dans un temps qui passe, au fur et à mesure qu’on avance dans la vie, avec un « démêlage », une différenciation progressive entre passé et présent. Ordre et désordre dans la temporalité – allers et retours, après-coups, coups, lenteurs, retards, attentes, dénis, bref, une temporalité psychique en contradiction avec celle qui nous serait imposée par le corps, physique ou social – ne sont-ils pas le lot quotidien des psychanalystes avec leurs analysants ?

Ainsi, pour Laplanche, le mouvement de la vie, à fortiori celui de l’analyse, n’est ni linéaire, ni circulaire, mais suit le mouvement d’une spirale : on repasse par les mêmes points mais à chaque fois différemment, « en espérant que c’est un autre niveau, supérieur » (Laplanche, 2006, p. 10-11). Le temps de l’après-coup – à la fois mêlé et démêlé –, qu’il compare au mouvement de la traduction, se situe lui aussi dans un double mouvement, à la fois régrédient et progrédient (*ibid.*, p. 62). Pour Aulagnier, cet accès à la temporalité se construit tout particulièrement pendant l’adolescence, étape où il s’agira de « se construire un passé », grâce à une mise en histoire qui passe par la confrontation de la psyché « à cette série d’après-coup dont les effets vont à chaque fois s’imposer comme une preuve de la différence qui vous sépare de ce que l’on a été jusqu’alors » (1989, p. 195).

La temporalité freudienne est donc complexe, incertaine, elle nous oblige à démêler le « temps 1 » du « temps 2 » – au minimum. Ce qui prend sens dans l’après-coup réexiste autrement. Selon Green (2000 p. 80), « le temps ne peut jamais faire coïncider le moment de son expérience et celui de sa désignation. Cela évoque la relation dite d’incertitude en physique ». Et comme le formule Jacques André (2010, p. 58), la plasticité de l’après-coup « en fait, sinon l’opposé, au moins le différentiel de la compulsion de répétition [...] L’après-coup est *passage* : de la répétition à la remémoration, de l’imaginaire (le surgissement de la représentation inconsciente) au symbolique (la réintégration du passé), du chaos à l’histoire, du silence au récit, de l’*infantia* à la parole ».

Le cadre exigé par la cure nous confronte à cette tension entre continuité et intermittence, à cette inévitable polychronie. Aussi la durée de l’analyse s’est-elle considérablement allongée depuis ses débuts, comme si les analystes avaient pris conscience de la nécessité d’un temps long d’élaboration pour qu’une analyse tende vers un achèvement, ou plutôt qu’il devienne possible de se saisir d’une clé des champs. Mais qui peut se prononcer sur la date de sa fin au moment où elle commence ? Et quand commence-t-elle vraiment ? Que se passe-t-il quand une analyse devient interminable, quand les protagonistes semblent ne pas s’apercevoir qu’ils vieillissent ensemble, quand le transfert refuse de se soumettre à la vie ? Si la durée de la cure peut varier, la durée fixe de la séance, instaurée par Freud et remise en question par la « scansion » des lacaniens, marque tout aussi fortement notre soumission à un temps qui ne nous appartient pas.

La conscience du temps n’est donc pas une idée à priori et résulte d’une construction complexe. Résultat d’un long travail de tissage-détissage, une construction élaborée aussi bien dans les souvenirs que dans les fulgurances des retrouvailles sensorielles avec le passé : « Je regrette de n’avoir pas mieux profité de cette bonne occasion ! » s’exclame un jeune homme à la vue d’une nourrice allaitant son bébé (Freud, 1900a/2003, p. 243), révélant ainsi son désir infantile d’abolir la différence générationnelle. Ce contact immédiat, celui d’un

instant de simultanéité, entre présent et passé, celui vécu par Freud sur l'Acropole ou par Proust trébuchant sur un pavé dans une cour, fait émerger ce qui peut être vécu comme un événement hallucinatoire : « l'actualisation hallucinatoire rend immédiatement perceptible l'expérience antérieure, elle la rend « présente » indépendamment de toute temporalité » (Roussillon, 1997, p. 1671). Le lien est alors fait entre effraction traumatique et mise en sens. Aussi la perte temporaire de la notion du temps que suscite la régression formelle en séance peut être terrifiante : le patient qui jette un œil à sa montre communique à l'analyste son angoisse face à une potentialité traumatique, désorganisante de la relation analytique : que survienne un « retour à la temporalité » (Chervet, 1998, p. 1692) et c'est une difficulté qui se dévoile, une prématurité, voire l'effet d'une présence mortifère, traumatique, qui vient couper le fil, créer un blanc. « C'est une perte non représentable qui est l'objet de la mesure » (Neyraut, 1978, ch. 3). C'est donc à partir d'un état de détresse que, par le détour par l'objet (secourable), un premier ajournement va se mettre en place. Le temps, c'est l'autre, « le temps, c'est les autres » (Girard, 2022, p. 59). Le différent et le différé ne sont-ils pas dans un lien direct ?

Dans la séance, dans cet entre-deux borné par l'arrivée et le départ, dans cet espace où se déploie le « sang mêlé » du fantasme transférentiel, s'éprouve aussi la consistance du temps – parfois fluide, parfois visqueux, parfois granuleux..., qui tantôt s'arrête, tantôt repart à toute vitesse – changements de rythme, décalages, essoufflements, syncopes... Le temps devient polymorphe, pervers, pris dans les rets du sexuel infantile qui envahit le champ psychique. Et puis, après le temps du dedans, il y a cet autre entre-deux, celui de l'entre-séances, ce temps du dehors marqué par l'absence et l'attente des retrouvailles, ce temps de la coupure, où s'éprouve peu à peu la perte de l'autre et son caractère implacable. Clotho la fileuse, Lachésis qui distribue les destins, Atropos l'inflexible qui coupe les fils de la vie. Pontalis (1992, p. 15) souligne ainsi que « la fameuse proposition « l'inconscient ignore le temps » a fait dire bien des sottises. Oui, il est hors du temps linéaire, irréversible, secondarisé, il se soucie comme d'une guigne de nos repères chronologiques, brouille les époques [...]. Mais il n'échappe pas pour autant à toute expérience du temps et à ce qui en est sans doute le noyau : l'expérience de la perte et de l'absence. L'inconscient, ce sont les temps mêlés, ce n'est pas l'intemporel ».

Les temps mêlés de l'inconscient, ce sont ceux des affects, de l'anachronisme – ce qu'on appelle la régression – que vient mobiliser toute séance avec son dispositif asymétrique auquel on n'a jamais fini de s'habituer. Cette régression (topique, temporelle, formelle), caractéristique du rêve, fait du temps de la séance un temps paradoxal, à la fois fini et infini, à la fois soumis au temps présent et mettant la temporalité psychique bloquée dans ce présent au défi de se démêler de ce qui la fige, de retrouver le mouvement de la vie qui ne peut aboutir qu'à la mort. « Le rapport de la fantaisie au temps est de façon générale très significatif, écrit Freud, on est en droit de dire : une fantaisie est comme en suspens entre trois temps, les trois moments temporels de notre activité de représentation [...] Ainsi donc du passé, du présent, du futur, comme enfilés sur le cordon du souhait qui les traverse » (Freud, 1908e/2007 p. 165). La pulsion investit le temps, le temps du fantasme est le temps du désir, à la fois elle refuse le verdict du temps tout en s'en servant à ses fins. Ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ?

Si les temps mêlés sont des temps empreints d'immédiateté, de la sexualité infantile et de son amour du mélange et de son refus des frontières, les temps démêlés sont alors ceux de l'ordonnancement des générations : le temps du deuil, le temps de l'attente, de la séparation et de la désexualisation, de la reconnaissance de la différence entre avant et après, entre le mort et le vif. Ce temps-là s'inscrit d'abord dans le vécu du corps qui change.

L'adolescence et la vieillesse ont en commun de forcer l'inconscient hors de son déni protecteur : plus question d'une enfance éternelle, plus question d'une jeunesse d'esprit qui fera fi du corps, celui-ci finit toujours par réclamer son droit à mourir.

Alors, peut-on vraiment dire que l'inconscient ne connaît pas le temps ?

Références bibliographiques

- André J. (2010). *Les désordres du temps*. Paris, Puf.
- Aulagnier P. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant* 7 :191-220.
- Chervet B. (1997). Temps et processus de Temporisat[i]on. Se mourir ou les amours d'Eros. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1690-1698.
- Freud S. (1985c [1887-1904] /2006). Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899] /2003). L'interprétation du rêve. *OCF. P*, IV. Paris, Puf.
- Freud S. (1908e [1907] / 2007). Le poète de l'activité de fantaisie. *OCF. P*, VIII : 159-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a [1929]/1994). Le malaise dans la culture. *OCF.P*, XVIII : 243-333. Paris, Puf.
- Girard M. (2022) Le temps, c'est les autres. *Psychanalyse et Psychose* 22 : 1-19.
- Green A. (2000). *Le temps éclaté*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Laplanche J. (2006). *Problématiques VI, L'après-coup*. Paris, Puf.
- Freud S. (1937d/2010). Constructions dans l'analyse. *OCF.P*, XX : 57-73. Paris, Puf.
- Neyraut M. (1978). Les logiques de l'inconscient. Paris, Hachette.
- Pontalis J.B. (1992). Préface pour *Les délires et les rêves dans la Gradiva de Jensen* de Sigmund Freud. Paris, Gallimard.
- Roussillon R. (1997). Construire le temps. *Rev Fr Psychanal* 61 (5) 1669-1674.

RFP 1/2028

Argument du thème : « Mauvais parents »

date limite des manuscrits : 01/06/2027

Rédacteurs :

Klio BOURNOVA, Piotr KRZAKOWSKI, Thierry SCHMELTZ, Nathalie ZILKHA

Coordination : Vassilis KAPSAMBELIS

« Les parents jouent dans la vie d'âme enfantine de tous ceux qui seront plus tard des psychonévrosés le rôle principal. »
Freud (1900a/2003). *L'interprétation du rêve* (p. 301).

« Elle a une maman et un papa noirs. La maman noire vient la nuit s'en prendre à elle en disant : « Où sont mes miams ? » [...] Parfois, elle est jetée dans les toilettes par la maman noire qui vit dans son ventre... » Winnicott (1977/1980). *La petite « Piggie »* (p. 24).

Évoquer des « mauvais parents » suscite d'emblée des réactions affectives, défensives ou offensives, des idées de jugement comme des sensations d'inquiétude et de malaise, tant le lien psychique aux parents est vital, sensible et universel. Entre réalité psychique, mythe personnel ou collectif et réalité sociale, depuis Chronos, Laïos ou Médée, et toutes les histoires d'ogres, de loups et de sorcières, les figures parentales terrifiantes, défailantes, inadéquates, mortifères ou meurtrières peuplent notre infantile. Elles infiltrent nos cliniques, tant auprès des enfants que des adultes, nos constructions théoriques et sont, peut-être davantage encore, au cœur de notre contre-transfert et de nos théories implicites.

Les parents, même les plus « ordinaires », suffisamment œdipiens, sont inévitablement et heureusement source de frustration, objets de conflit et d'ambivalence entre amour et haine. Ils incarnent ainsi les figures du « mauvais » pour le moi de l'enfant en l'introduisant dans la logique du manque et de la temporalité. Ils occupent ainsi la place de l'objet qui séduit, frustre, abandonne, interdit, donne et retire son amour. Père et mère peuvent aussi se vivre eux-mêmes comme « mauvais ». Toute souffrance ou inadaptation repérée chez un enfant n'interroge-t-elle pas instinctivement la responsabilité des parents ou de leurs substituts, produisant chez eux des effets de honte ou de culpabilité ? L'engouement que l'on constate actuellement dans nos sociétés occidentales pour définir le « bon » ou le « mauvais » parent, pour débattre avec acharnement sur les façons d'éduquer ou de punir, questionne sur l'évolution, dans notre imaginaire social, de la place de l'enfant comme celle de la fonction parentale qui, s'éloignant du modèle patriarcal de l'autorité, cherche de nouveaux repères. Le contraste est saisissant entre, d'une part, la multiplication accélérée, au sein de la parentalité à prévalence narcissique, de « petits empereurs », adorés et détestés, tyranniques et angoissés, et d'autre part, la réalité d'enfants en situation de détresse psychique, physique et sociale du fait des mauvais traitements subis. Dans cette réalité-là, le « mauvais parent » existe du point de vue de la loi et du droit pour les juges. Les psychanalystes sont alors amenés à accueillir la clinique du traumatique, de

la carence fantasmatique, de la violence des agirs, de la fragilité de penser et à constater l'impact du transgénérationnel. Les institutions de protection de l'enfance peuvent, elles aussi, être prises dans ce traumatisme transgénérationnel et risquent de devenir d'autant plus des lieux de l'agir et de la répétition maltraitante qu'elles sont peu à peu privées d'accompagnement psychanalytique.

Entre causalité externe et interne, inconsciente, n'est-ce pas ce champ de pensée et d'écoute que déploie la psychanalyse depuis ses origines ? Freud, dans les premiers temps de ses recherches sur l'hystérie, propose comme hypothèse l'étiologie traumatique à caractère incestueux. Le fameux renoncement à sa *neurotica* va s'avérer essentiel pour le développement de la psychanalyse : la causalité traumatique externe n'est plus une explication systématique ; l'espace de la réalité interne, du fantasme et de son action psychique, peut se déployer. La petite « Piggie », soignée par Winnicott, n'était-elle pas terrifiée par une « maman noire », figure issue des projections de ses angoisses primitives massives après la naissance d'une petite sœur ? Nous pouvons ainsi reconnaître des figures de parents incestueux ou persécuteurs comme résultant de nos scénarios et investissements pulsionnels inconscients, des créations subjectives paradoxalement incontournables, des « fantômes dans la chambre d'enfants » (Fraiberg, 1999) dont le pouvoir d'action interne est considérable. Aussi, la pensée psychanalytique cherche-t-elle à éclairer et à rendre efficient le décalage entre le réel et le psychique, entre l'acte et la représentation. Elle ne travaille pas à distinguer « bons » et « mauvais » parents mais à explorer les particularités et les métamorphoses de ces « matériaux » dans l'économie psychique du sujet. Elle permet de penser ce que ces défaillances – réelles et fantasmées – suscitent comme transfert et comme travail psychique dans la cure.

Avec *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Ferenczi (1933) saisit l'essence de la « mauvaise parentalité » comme dissonance des registres pulsionnels – entre courant tendre et courant sensuel – dans le sens de la sexualité adulte qui devient alors incestueuse, pédophile. La perversion de la fonction parentale s'origine à la fois dans l'acte et dans le malentendu fondamental qui atteint la communauté filiale (même si l'adulte n'est pas un parent) et la construction identitaire et sexuelle de l'enfant. En amont du délire du Président Schreber (Schreber, 1903) on découvre un père inventeur d'une pédagogie – réputée à son époque – strictement normative, exerçant une telle emprise physique et psychique sur l'enfant qu'elle apparaît équivalente à un système délirant (*Wahnsystem*) et à un « meurtre d'âme » (Shengold, 1998). Dans ces contextes, le parent ne permet plus à l'enfant d'élaborer un espace psychique propre en dehors d'une relation de séduction narcissique aliénante (Racamier, 1992) ou de relation d'emprise (Dorey, 1981). À l'excès de présence intrusive, n'y aurait-il pas des effets similaires d'annihilation ou d'altération de l'organisation psychique dans les vécus d'absence trop prolongée, voire définitive, à l'instar des observations de René Spitz (1945) sur l'hospitalisme ?

Nous retrouvons aussi les « mauvais parents » dans le vaste champ des identifications inconscientes, celles du moi et du surmoi, et découvrons la force d'entrave qu'elles exercent sur les remaniements psychiques du sujet. Se pose alors la question de l'interprétation de ces représentations ainsi intériorisées et reconstruites. Ce que l'enfant vit comme défaillance ne se réduit pas à l'acte ou à des effets de négligence ; le parent en tant qu'objet investi, clivé, haï ou idéalisé constitue autant de figures internes mortifiantes – la « mère morte » bien sûr, mais aussi le surmoi mélancolique, le parent dément, désorganisant le fonctionnement psychique de nombreux analysants. Dans *Aux Carrefours de la haine* (1984), Micheline Enriquez prolonge cette intuition en montrant la manière dont le parent fou ou haineux s'inscrit comme voix interne de la destruction de soi. Comment ces processus identificatoires, plus proches de l'incorporation, et leurs modalités d'investissement se traduisent-ils dans la dynamique de la cure ? Plusieurs auteurs ont repéré les effets anti-processuels dans la cure des patients abusés

(Shengold, 1998), telle la protection inconsciente du parent maltraitant par une forme de paralysie psychique de l'analyste.

Nous devons à Karl Abraham l'idée contre-intuitive que la défaillance parentale peut être, à certaines conditions, source de pensée fondatrice du psychisme et de créativité. Dans son étude de 1911, centrée sur le peintre Giovanni Segantini, il fait l'hypothèse que la carrière de cet artiste traduit le désir inconscient de punir sans relâche « *Les Mauvaises Mères* » (titre d'un de ses tableaux, 1894). Abraham montre combien la perte précoce d'une mère malade peut être vécue par l'enfant comme l'expérience d'émergence d'une « mauvaise mère », objet pré-ambivalent de haine. Cette figure installe dans un registre structural l'injustice comme donnée constitutive du psychisme : une mère qui meurt ou se retire devient malgré elle « mauvaise mère » aux yeux de l'enfant qui subit passivement l'expérience. L'enfant peut aussi transformer l'absence ou la disparition de l'objet en activité psychique symbolisante. Dans le jeu du *Fort-Da*, Freud interroge ce retournement : « Comment s'accorde donc avec le principe de plaisir le fait qu'il [l'enfant] répète comme jeu cette expérience vécue qui lui est pénible ? » (1920g, p. 286).

C'est sur le sol anglais, arpenté par *Oliver Twist*, sol sans doute marqué par la tradition des internats, l'arrivée d'Anna Freud et de Melanie Klein, puis le tournant que fut l'expérience inédite de l'évacuation d'un million d'enfants pendant la seconde guerre mondiale, que la pensée psychanalytique autour de l'enfant et le rôle de l'objet a connu son essor le plus dynamique. Bion – dont l'enfance fut marquée par la séparation brutale d'avec sa mère à l'âge de huit ans – transforma sa blessure en source d'une œuvre immense sur la fonction maternelle dans l'organisation des processus de pensée ou, à l'inverse, l'atteinte de ceux-ci comme dans le cas des états traumatiques primaires (1962). Winnicott, dont la propre enfance fut également jalonnée par les absences maternelles et la suppléance de ses sœurs et nourrices, en tira une conception originale de la fonction parentale. La « *good enough mother* » va devenir un paradigme dynamique où la mère, par ses manques inévitables, permet à l'enfant de grandir. Le « suffisamment bon » désigne ainsi la faille nécessaire, la différence, la non-toute-puissance qui ouvrent le champ du jeu et du symbolique. Aussi, la psychanalyse britannique, de Klein à Bowlby, a-t-elle fait des effets de carence parentale – séparations précoces, dépressions maternelles, attachements insécures – une véritable sémiologie du lien. Elle a rejoint par ailleurs la recherche psychanalytique en France et soutenu l'essor des traitements psychanalytiques des enfants dès l'après-guerre, notamment par la création des premières institutions de soins psychanalytiques pour les enfants et leurs parents (CMPP en 1946). Ces lieux d'accueil de la souffrance psychique ont constitué une source inestimable du développement d'une pensée clinique originale autour de la parentalité conçue à la fois comme qualité d'investissement et comme processus (Cf. entre autres les travaux importants de R. Diatkine, J. Simon, M. David, R. Misès, S. Lebovici, M. Soulé, R. Kaës, B. Golse, etc.).

Sur la scène analytique, les images de « mauvais parents » prennent des formes multiples selon la conflictualité engagée. Qui plus est, l'après-coup a fait son œuvre, et bien qu'à chaque étape mutative de l'existence correspondent des modalités d'ambivalence et d'identification particulières envers l'objet parental, il serait artificiel de réduire une figure fantasmatique à une conflictualité précise ou à un enjeu spécifique. Les « mauvais parents » n'apparaissent pas seulement dans le récit conscient de l'analysant mais se révèlent, douloureusement, à travers les manifestations du transfert et du contre-transfert, ou s'actualisent à travers les agirs, les résistances et les impasses processuelles dans les liens d'emprise mutuelle. Le travail analytique ne consiste-t-il pas, la plupart du temps, à revisiter ces traces et leurs après-coups *via* les transferts et à trouver des voies de dégagement aux répétitions mortifères ?

Dans la narrativité des analysants, il faut encore noter l'importance du passage de « ma mère » et « mon père » à « mes parents ». Ce glissement marque-t-il l'accès à une représentation symbolique où les deux figures se réunissent – ou se confondent – dans

l'imaginaire de l'enfant devenu adulte ? La triangulation classique Mère-Père-Enfant se doublerait alors d'une autre, plus tardive et plus réflexive : Mère-Père-Parent. Constituerait-elle alors cette nouvelle aire de reconnaissance et de conflit où se jouerait pour le sujet la réélaboration de ses origines ? Non plus une cause mais un opérateur psychique fondamental, le « mauvais parent » n'oblige-t-il pas à penser la filiation en intégrant la perte, l'ambivalence et la place du tiers protecteur pour (ré)inventer voire installer une parentalité pour soi et pour l'autre ?

Références bibliographiques

- Abraham K. (1911/1965). Giovanni Segantini. Essai psychanalytique. *Œuvres complètes I. 1907-1914* : 161-211. Paris, Payot.
- Bion W.R. (1959/1983). *Réflexion faite*. Paris, Puf.
- Bion W.R. (1962/1979). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Bowlby J. (1978). *Attachement et perte I, II, III*. Paris, Puf.
- Dorey R. (1981). La relation d'emprise. *Nouv Rev Psychanal* 24 : 117-140.
- Enriquez M. (1984). *Aux carrefours de la haine. Paranoïa, masochisme, apathie*. Paris, Epi.
- Ferenczi S. (1933/1982). Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. *Œuvres complètes IV. 1927-1933*. Paris, Payot.
- Fraiberg S. (1999). *Fantômes dans la chambre d'enfants*. Paris, Puf.
- Freud S. (1950c [1895]/2006). Projet d'une psychologie. *Lettres à Wilhelm Fliess : 1887-1904* : 593-693. Paris, Puf.
- Freud S. (1900a [1899]/2003). L'interprétation du rêve. *OCF.P, IV*. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P, XV* : 273-338. Paris, Puf.
- Green A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris, Editions de Minuit.
- Klein M. (1959/1990). *La psychanalyse des enfants*. Paris, Puf.
- Racamier P.C. (1992). *Le génie des origines. Psychanalyse et psychoses*. Paris, Payot.
- Schreber D.P. (1903/1975). *Mémoires d'un névropathe*. Paris, Mercure de France.
- Shengold L. (1998). *Meurtre d'âme : le destin des enfants maltraités*. Paris, Calmann-Lévy.
- Spitz R. (1945). An inquiry into the genesis of psychiatric conditions in early childhood. *The Psychoanalytic Study of the Child* (1) : 53-74.
- Winnicott D.W. (1958/1989). *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (1977/1980). *La petite « Piggie » : compte-rendu du traitement psychanalytique d'une petite fille*. Paris, Payot.
- Winnicott D.W. (1994). *Déprivation et délinquance*. Paris, Payot.